



UNE MAISON dans la Rue du monde

Faire le portrait de *Rue du monde*, c'est aussi faire celui de son fondateur, Alain Serres. Un « *homme-orchestre* » comme le décrivent certains de ses amis, qui en vingt ans a su marquer le paysage de la littérature jeunesse par une ligne éditoriale reconnaissable entre toutes. Ses signatures, « *Des livres pour interroger et imaginer le monde* » et « *Les oiseaux ont des ailes, les enfants ont des livres* », caractérisent une maison qui prend les enfants au sérieux, très au sérieux, avec poésie, créativité, imagination et bienveillance. *Rue du monde* fête ses 20 ans.

Le nom de « *maison* » colle bien aux éditions *Rue du monde*. Il n'y a qu'à mettre les pieds dans leur antre de Voisins-le-Bretonneux pour s'en convaincre. Dans une petite rue arborée de cette bourgade des Yvelines qui fleure bon le charme provincial en Île-de-France, la petite maison qui les abrite a la couleur de ces bibliothèques dans lesquelles chaque livre est une invitation au voyage. Au rez-de-chaussée, la pièce principale est saturée d'étagères, sur lesquelles sont rangés en rangs serrés les 400 albums publiés, des plus récents en partance pour les librairies, aux plus anciens dont il ne reste plus

beaucoup d'exemplaires. Dans un coin de la pièce, empilés tels les bâtonnets d'un Mikado, de grands rouleaux d'épais papier. Ce sont les cromalins des pages des anciens albums, livrés par l'imprimeur dans l'attente du « *Bon à tirer* » et dont on n'arrive pas à se défaire. L'étage, lui, est le centre névralgique de la maison. Une équipe de cinq personnes pour gérer l'entreprise, mais surtout pour prendre en charge la création des maquettes et la direction artistique de ces bouquins estampillés *littérature jeunesse*, le travail avec les auteurs et les illustrateurs. Le bureau du maître de maison n'est qu'un empilement de

dossiers, de feuilles de papiers, de dessins et quand survient l'heure du bouclage d'un livre, il n'y a d'autre solution que d'examiner les illustrations originales insérées entre une planche en carton et un papier calque, en prenant appui sur les piles de documents.

Des ailes de papier

C'est donc ici *Rue du monde*, la maison d'édition créée il y a 20 ans par Alain Serres, écrivain et poète, parce que, dit-il, « *l'imaginaire, la poésie, le questionnement du monde, l'esprit d'enfance que je portais en moi et que je vivais*



« L'imaginaire, la poésie, le questionnement du monde, l'esprit d'enfance que je portais en moi, je pouvais lui donner des ailes de papier. »

dans ma classe en tant qu'enseignant, je pouvais lui donner des ailes de papier avec cette autre activité ». Le premier bouquin, ce sera *Le grand livre des droits de l'enfant* illustré par Pef, compagnon de route de la première heure rencontré quelques années plus tôt aux éditions *La farandole*. Un premier album qui d'entrée marque l'empreinte de *Rue du monde*, classe une ligne éditoriale toujours enrichie depuis, mais dont l'essence est contenue dans ses signatures : « *Des livres pour interroger et imaginer le monde* », « *Les oiseaux ont des ailes, les enfants ont des livres* ». Un ouvrage sur les droits des enfants qui a fait date comme en atteste Cécile Desbois. « *Quand j'y repense, l'orientation était clairement annoncée, l'engagement citoyen, le regard porté sur le monde, la solidarité, l'humanisme, toutes ces formes de mobilisation qu'on retrouvera ensuite dans leur catalogue. Je ne connais pas une bibliothèque qui n'ait pas cet ouvrage* », confie la rédactrice en chef de la revue *Parole* et du site *Ricochet*.

L'autre fait marquant qui dès le départ participe à la construction de l'identité de l'éditeur, c'est la qualité graphique de ses productions. Graphique, le mot est presque trop technique quand le travail de Pef est véritable création. Les illustrateurs Pef, Zaï, Laurent Corvaisier sont aujourd'hui parmi les piliers de l'identité graphique de la maison. Une identité forgée non pas sur l'uniformisation des propositions visuelles mais sur leur diversité, « *chaque histoire a sa couleur* », et sur leurs talents créatifs. « *Moi, je me sens vite en phase avec quelqu'un qui sait dessiner, à condition, et là c'est tout l'enjeu pour un illustrateur, de savoir sortir de la technique* », résume Alain Serres.

Ouvrir de nouveaux horizons à la littérature jeunesse

Judith Gueyfier est elle aussi devenue une incontournable. Son entrée dans *Rue du monde* s'est faite par petites touches. « *Je sortais tout droit des arts déco de Strasbourg lorsque j'ai rencontré Alain Serres. Je participais à une exposition de jeunes illustrateurs, place de l'Odéon. Il est venu me voir et m'a dit que je n'étais pas encore prête, mais qu'un jour on travaillerait ensemble et m'a demandé de lui envoyer des dessins, de temps en temps.* » Un an plus tard tombe la première proposition, illustrer un poème inuit, ce sera *Léger comme un faucon*. « *J'ai vu tout de suite sa capacité à dessiner* », se souvient l'éditeur. L'anecdote

« *Quand il décide de travailler avec un jeune auteur ou illustrateur, c'est un engagement.* »

vaut d'être rapportée moins pour louer l'illustratrice, que pour mettre en exergue cet esprit maison au nom duquel l'exigence professionnelle n'empêche pas d'aller chercher les jeunes talents, de les aider à venir à maturité et de les accompagner dans leur travail. « *Quand il décide de travailler avec un jeune auteur ou illustrateur, c'est un engagement* », reconnaît Judith Gueyfier.

Un qui a éprouvé cette soif de *Rue du monde* d'ouvrir toujours de nouveaux horizons à la littérature jeunesse, c'est Didier Daeninckx. Celui qui a fait ses premiers pas d'écrivain de romans noirs au début des années 80 n'a pas oublié comment s'est enclenchée leur relation. « *Je connaissais Alain Serres depuis plusieurs années, on se voit tous les ans à la fête de l'Huma et sur d'autres événements et on discute. Il est venu me voir, m'a dit que mon travail l'intéressait, qu'il cherchait à publier un album sur les grandes rafles de 1942 dont on commémorait le 50^e anniversaire, et ça a donné Il faut désobéir* », premier travail avec *Rue du monde*, premier travail avec Pef aussi. Cette capacité à aborder des sujets graves, « *parce qu'il ne faut rien cacher aux enfants à condition de leur apporter une part de lumière* » est tout entière annoncée dans l'une des signatures : « *Des livres pour interroger et imaginer le monde* ». « *Je ne vois pas beaucoup de maisons dans le paysage éditorial qui pourraient accueillir ces textes-là* », lâche Didier Daeninckx.

Une littérature de la compréhension et de l'interprétation

L'éditeur a diversifié ses collections mais, comme le remarque Amélie Raud, de la librairie *La courte échelle* à Rennes, il y a une ligne directrice : « *Rue du monde occupe une place un petit peu à part, de part son engagement permanent pour la littérature jeunesse de création, pour l'environnement, pour les questions sociales, c'est un éditeur qui publie en donnant du sens à chaque album, chaque roman* ». La fidélité d'Alain Serres ne va pas qu'à sa ligne éditoriale, qu'à ses seuls auteurs et illustrateurs. Elle va aussi à ceux qui font vivre le livre,

les libraires, les bibliothécaires... Véronique Paris aime à rappeler que depuis sa création il y a 20 ans, à une exception près, la maison n'a pas manqué une édition du Salon du livre d'Aubagne, dans les Bouches-du-Rhône, dont elle est la directrice. « *Pour nous, c'est important d'avoir un éditeur derrière son stand* ». Dans la cité de Marcel Pagnol elle dirige aussi le projet de Ville lecture, avec des ateliers d'écriture et des auteurs ou illustrateurs dans les classes. « *Leurs propositions inspirent ce travail, y compris quand on fait de la médiation dans les classes. Leurs livres ont marqué les enfants d'Aubagne* » poursuit-elle.



« *Je l'ai entendu dire qu'il n'écrivait pas pour les enfants, mais qu'il écrivait aux enfants et ça donne une orientation éditoriale majeure.* »

Marqué, Max Butlen l'est aussi. Cet ancien enseignant-chercheur de l'université de Cergy-Pontoise et toujours membre de la commission qui établit les listes de référence au primaire, salue lui aussi le travail d'Alain Serres. « *Chez Rue du monde on prend les enfants au sérieux, on ne leur offre pas des lectures au rabais, on ose la complexité. C'est en pleine convergence avec nous, chercheurs en didactique de la lecture, pédagogues, qui prônons une pédagogie de la compréhension et de l'interprétation.* » Et Max Butlen d'oser une confiance : « *Un jour je l'ai entendu dire qu'il n'écrivait pas pour les enfants, mais qu'il écrivait aux enfants et ça donne une orientation éditoriale majeure qui permet d'éviter les ornières d'une littérature de jeunesse qui serait trop intentionnelle* ». Bel hommage, en ce vingtième anniversaire.

PIERRE MAGNETTO



© MIRA / ANSA

ALAIN SERRES

D'abord instituteur en maternelle dans un quartier sensible des Yvelines, Alain Serres a longtemps mené en parallèle une activité d'auteur de littérature jeunesse, de poésie, de pièces de théâtre et de films d'animation. Les éditions Rue du monde qu'il a fondé en 1996 et auxquelles il consacre aujourd'hui l'essentiel de son temps soufflent cette année leurs vingt bougies avec la sortie de plusieurs albums.

« Ne pas prendre les enfants pour des cornichons »

Comment êtes-vous devenu éditeur ?

AS. J'ai d'abord été instituteur et mon premier poste était au Val fourré, à Mantes-la-Jolie dans les Yvelines. Une école maternelle dans un quartier très populaire où j'ai été plongé dans une réalité qui a donné des visages à mes préoccupations de jeune homme en colère. J'ai immédiatement compris que le combat pour le partage de la culture était quelque chose d'essentiel. Il fallait se battre sur tous les terrains pour les gamins qu'on avait en classe, pour combattre des retards qu'ils prennent très vite dans ces quartiers. Et ça passait par une bataille primordiale, celle de la lecture. Il fallait construire l'envie d'apprendre à lire. S'il n'y a pas cette envie, ce n'est même pas la peine de disserter sur les méthodes d'apprentissage. Et ce désir peut

passer par le livre jeunesse. Je me suis mis à écrire des histoires pour les gamins de ma classe, que j'ai eu la chance de pouvoir publier aux éditions *La farandole* et ma vie d'auteur a démarré. Une quinzaine d'années d'enseignement, de bouquins, d'ateliers d'écriture, d'animations dans les classes sur la production de textes, où je brassais tout ce qui me plaisait : l'imaginaire, la poésie, le questionnement du monde. Je le vivais dans ma classe en tant qu'enseignant et je pouvais lui donner des ailes de papier avec l'écriture. Chemin faisant, j'ai ressenti le besoin de faire naître un projet éditorial, de faire des bouquins différents, de qualité, qui posaient des questions sans être didactiques. Mais ça coûte cher de faire un bouquin, 25 ou 30 000 euros. Alors là, puisque je n'avais pas d'argent, j'ai lancé une sous-



© ZAU / RUE DU MONDE

cription. Les deux ou trois mille euros que j'avais dans ma poche, toute ma fortune, je les ai mis dans le courrier. Il n'y avait pas de quoi faire un livre, mais il y avait de quoi envoyer plein de lettres. Et j'ai eu la chance de pouvoir intéresser mille souscripteurs, qui se sont abonnés aux quatre premiers titres de la *Rue du monde* à naître.

« Des livres pour interroger et imaginer le monde. » et « Les oiseaux ont des ailes, les enfants ont des livres. » Ca résume le projet éditorial ?

AS. J'aspire à construire un espace qui pourrait contenir tout ça, un

esprit critique sur le monde que j'ai envie de partager avec les enfants. On n'a pas besoin d'enfants standardisés, on a besoin d'enfants qui dérangent, qui posent des questions et on a besoin de leur faire confiance, de ne pas les prendre pour des cornichons quand on s'adresse à eux. On peut leur parler avec notre niveau de langage à nous et partager qui nous sommes en toute confiance. Il y a aussi tout l'univers de la poésie, qui était vraiment en moi. J'ai découvert les livres en découvrant les poètes. Si adolescent je n'avais pas rencontré les poètes au CDI du collège de Bayonne, je pense que j'aurais pu

« L'éducation à la natation est beaucoup passée par l'école, non ? Et bien savoir nager dans les livres, ça s'apprend aussi. »



passer à côté des livres. Les poètes avec tout ce qu'ils portent de paroles intimes sur le sens de la vie, sur la mort, sur l'amour et puis toutes leurs colères mettent le monde en pièces pour pouvoir le reconstruire. Et puis un goût très fortement ancré des autres cultures. J'ai eu la chance de beaucoup voyager, sac au dos, sur les routes d'Amérique du sud, d'Asie, d'Orient. Et ça m'a conforté dans le bonheur de la multiplicité des manières de vivre, sur l'unité de l'humanité et de ses valeurs. J'ai pensé qu'on pouvait en témoigner auprès des enfants. Il y a aussi ce monde de l'image qui me fascine, moi qui suis incapable d'en produire et j'avais envie de développer un projet qui permette à des artistes d'aller au bout de leur chemin. Des artistes au caractère fort, qui poussent leur démarche, quel que soit leur genre.

Il y a des auteurs emblématiques qui ont participé à l'histoire de Rue du monde...

AS. Pef, bien-sûr ! Le premier livre de *Rue du monde*, c'est *Le grand livre des droits de l'enfant*. Je démarrais et je lui ai demandé s'il voulait bien l'illustrer. Il a dit chiche, on y va. Sans qu'on soit sûrs de rien, sans savoir combien de temps vivrait la maison. Avec Pef, on est en osmose totale sur la fonction sociale du livre jeunesse. Avec Corvaisier on est plus sur une vibration poético-artistique. Il aime les gens, il va vers eux, toutes les différences le fascinent. Il construit son art là-dessus et chaque histoire a sa couleur. Judith Gueyfier était toute jeune



© AUCIEM TRINITY / RUE DU MONDE

« Témoigner de l'unité de l'humanité et de ses valeurs. »

quand elle a fait son premier livre ici. Avec elle, ou Zaï, on a de vrais talents de dessinateurs qui savent sortir de la technique. Zaï fait des choses remarquables, des portraits et en même temps, il est au-delà du simple portrait.

Les différentes collections de Rue du monde sont-elles autant de déclinaisons de votre projet ?

AS. Oui, mais elles le nourrissent et le mènent ailleurs, aussi. Pour les tout-petits par exemple, avec Julia Chausson, on a fait des livres où elle revisite les comptines traditionnelles, en rajoutant une pirouette d'aujourd'hui. C'est gonflé, c'est audacieux, ça reste pour les tout-petits mais c'est dans la dynamique de notre maison. On aime mettre une pichette aux choses en place, les dépasser, les questionner et prolonger le réel. Avec notre collection *Histoires d'histoire*, on essaie de ne jamais parler d'un problème si on n'est pas capables d'apporter de la lumière. Quand avec Daeninckx on travaille sur *Il faut désobéir*, ces policiers de Nancy qui sont allés prévenir les familles

juives avant d'aller les arrêter, on montre une part de lumière très forte dans l'humain. Je n'ai pas envie de désespérer les enfants. Si je ne pense pas que l'humain est dépositaire de toutes les forces qui vont nous faire triompher de tout ce qui nous tire vers le bas aujourd'hui, et bien je ne dis rien aux enfants. On ne fait pas des gamins pour les désespérer du monde. Et quand on leur raconte des histoires, je suis très attaché à cette mise en avant de la lumière, du meilleur des valeurs humaines.

Comment expliquer le succès que connaît aujourd'hui la littérature jeunesse ?

AS. Je crois qu'il y a un besoin dans nos sociétés de revenir aux sources de l'enfance, de la chaleur familiale, de la générosité pour son entourage. Un besoin très fort. Beaucoup d'adultes achètent des livres jeunesse pour offrir à leur compagne, à leur petit copain, à leur famille... Le livre que nous avons fait il y a deux ans avec Daniel Picouly et Nathalie Novi, *Et si on redessina le monde* s'est beaucoup offert entre adultes. C'était de magnifiques

« Les oiseaux ont des ailes, les enfants ont des livres. »

images, peintes sur des cartes de géographie. Ce qu'on fait en poésie, aussi. Il y a entre adultes une sorte de cadeau d'esprit d'enfance, qui se fait avec ces livres. Il y a aussi beaucoup d'humour dans les bons livres jeunesse, des pieds de nez aux normes, aux conventions, aux habitudes. On se moque facilement des parents, des maîtresses aussi ! C'est une école de la liberté de pensée.

Et puis il y a l'école.

AS. C'est évident. Pas parce que les enseignants vont acheter des livres et que ça va faire des ventes, mais parce qu'ils vont passer le virus aux gamins. Le livre jeunesse est extrêmement présent en école maternelle. Ça contribue à ce que les gosses tirent la manche des mamans, ou des papas, pour aller à la bibliothèque, pour aller au salon du livre du coin et c'est très important. L'éducation à la natation est beaucoup passée par l'école, non ? Et bien savoir nager dans les livres, ça s'apprend aussi. Savoir faire avec un bouquin, savoir se régaler dans un livre, ce n'est pas une évidence. Cela s'acquiert, ça se travaille, il faut savoir chercher dedans, il ne faut pas juste « recevoir » le livre. L'école fait beaucoup dans ce domaine. Tous les enseignants qui sont passés par une formation aux livres jeunesse, qui ont rencontré des auteurs, les ont reçus dans leurs classes, sont en général acquis pour la vie au combat pour la littérature jeunesse de qualité. Pour la vie.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANCIS BARBE

« Des livres pour interroger et imaginer le monde. »



© MIRA / ANSA

RAPHAËLE FRIER

Raphaële Frier est enseignante en éducation prioritaire dans les quartiers Nord de Marseille. Elle enseigne particulièrement à des enfants primo-arrivants. Son premier livre a été publié en 2009. Et, depuis, une bonne dizaine d'albums et de romans ont vu le jour. À Rue du monde, elle a publié *La famille Python*, une amusante série de trois romans. Elle aime aussi partager avec les enfants des sujets plus sensibles qui lui tiennent à cœur, comme avec *Martin et Rosa* ou *Malala*. *Do la honte* est son cinquième titre à Rue du monde.

« La littérature, il faut que ça fasse du bien »

Comment êtes-vous devenue auteure de littérature jeunesse ?

RF. J'ai toujours écrit, j'ai des souvenirs d'écriture très lointains, de quand j'étais gosse. J'écrivais des poèmes, des petites histoires, des chansons, des petits mots. Ado, je me suis fait offrir une machine à écrire, je me projetais beaucoup dans l'écriture, j'avais besoin d'écrire. Etant enfant j'avais lu des livres jeunesse mais c'est plus tard, devenue enseignante et maman que je suis vraiment tombée dedans. Je me suis rendue compte que ce que j'écrivais s'adressait de plus en plus aux enfants. Un jour, mon entourage m'a poussé à envoyer mes textes qui dormaient au fond d'un tiroir à des éditeurs et j'ai eu des réponses positives.

Comment vous viennent les thèmes de vos romans ?

RF. C'est mystérieux, je ne cherche pas de sujet, ce sont les sujets qui s'imposent à moi. Il y a forcément des échos avec des choses que j'ai vécues, entendues, ressenties. Des

choses que j'ai besoin de sortir, auxquelles j'ai besoin de trouver des réponses sans doute. Quand j'écris, c'est une chasse au trésor, une façon de m'arrêter un peu pour me poser des questions et trouver des réponses. Le plus souvent c'est donc des sujets qui s'imposent à moi, des personnes que j'ai rencontrées à qui j'ai envie de redonner vie dans un livre.

Est-ce que le fait d'être enseignante influence votre écriture ?

RF. C'est moins le fait d'être enseignante que celui d'être en permanence au contact des enfants. À l'école, je leur donne de la pédagogie, mais je reçois énormément d'eux et ce que je reçois, ce qui m'intéresse, c'est autre chose. Comment ils vivent, comment ils communiquent, quelles histoires ils s'inventent, comment ils jouent, qu'est-ce qu'ils se racontent, comment ils se dépatouillent avec la vie qu'ils ont. Mes élèves, pour moi c'est des héros, des personnages, ils ont beaucoup de mérite, ils ont beaucoup de fan-

taisie, et ça en fait des personnages. C'est sûr que ça m'inspire.

Pensez-vous au public à qui vous vous adressez lorsque vous écrivez ?

RF. Je ne fais pas attention à ça. Je me laisse porter, ça vient tout seul. Je n'ai pas l'impression de me retenir ou même de m'imposer des contraintes d'écriture. Je pense à mes lecteurs dans le sens où je n'ai pas du tout envie qu'ils s'ennuient. C'est difficile de se mettre à leur place. J'essaye de relire mes textes en me demandant si ça m'ennuie ou si ça m'intéresse, je les fais lire autour de moi, c'est comme ça que j'arrive

un peu à cerner si mon lecteur va accrocher ou pas. Je pense plus à mes petits héros du quotidien, mes référents, on s'inspire toujours de quelqu'un en particulier, c'est à eux que je pense quand je raconte une histoire.

Travaillez-vous de la même manière selon que vous écrivez pour un album ou pour un roman ?

RF. Ce n'est pas la même chose. Un roman c'est un travail d'endurance, il faut tenir la longueur. C'est une écriture qui va m'accompagner plusieurs mois si ce n'est plusieurs années, même si ce sont de courts romans. C'est comme une musique de fond qui est toujours là. L'album, au contraire, est une façon pour moi de reprendre de la respiration, de faire aboutir des projets plus rapidement, ça me redonne de l'énergie. Si ce n'est pas le même travail, c'est la même recherche. Quand je suis sur une page d'album, au fond de moi, je cherche les mêmes sensations, les sentiments, les émotions. Dans la semaine, quand

« Je n'ai pas peur de faire pleurer, pas peur de faire rire. (...) Quand j'écris, je veux qu'il y ait des émotions. »



Quand les z'idées se livrent

Entre deux séances de dédicaces au salon du livre de Montreuil, c'est ainsi qu'est venue l'idée de départ, celle par qui *Le livre des z'idées* est arrivé, le dernier-né de la nouvelle collection de *Rue du monde* dédiée aux plus petits, *Mes petites collections*. Cette rencontre, c'est celle d'une auteure, Raphaële Frier et d'une illustratrice, Solenn Larnicol. « *Nous avons beaucoup échangé avec Solenn, c'était vraiment une partie de ping-pong, un truc à deux* », confie l'écrivaine. Et ça se voit. *Le livre des z'idées*, c'est un petit bouquin drôle et plein de malice, dans lequel les deux complices ont décliné les expressions utilisant le mot *idée*, l'une par le texte, l'autre par le dessin. Le truc tout simple, mais qui fonctionne à fond, est de mettre en regard de chaque expression, une illustration représentant une ampoule lumineuse *customisée* pour coller au texte. De *l'idée reçue* à *suivre son idée*, en passant par *idée noire* et *idée vague*, l'album ne se contente pas de faire des propositions, il laisse des vides à remplir par le lecteur, invité lui aussi à faire jouer son imaginaire sur par exemple *idée banale*, *être à court d'idées* ou encore *caresser une idée*. Bref, on l'aura compris, cet album poursuit une idée fixe, « *appuyer sur le bon bouton : imagination* ».



© SOLENN LARNICOL / RUE DU MONDE



La fierté retrouvée de Do la honte

Avec *Do la honte*, Raphaële Frier plonge le lecteur dans le quotidien difficile d'un élève de 6^e, vivant dans une des cités les plus dégradées de Marseille. Do porte un lourd secret, sa famille à la dérive, avec une mère alcoolique, un père beauf et macho, qu'il ne veut surtout pas voir mettre les pieds au collège. Surviennent des événements douloureux, mais que le lecteur se rassure, tout finira pour le mieux, avec une famille résiliente et retrouvée. Sans jamais plonger dans le misérabilisme, l'auteure livre un récit émouvant, l'histoire d'un jeune garçon attachant dont elle ne cache pas qu'elle lui a été inspiré par un de ses anciens élèves de maternelle. Un de ces gamins dont elle dit se demander « *où ils trouvent la force d'affronter les difficultés qui sont les leurs* » et qui sont pour elles, ses « *petits héros* ».



© RAPHAËLE FRIER / RUE DU MONDE

Malala ou le droit des filles à l'éducation

Raphaële Frier poursuit sa collaboration avec *Rue du monde* dans la collection Grand portrait avec *Malala*, un album illustré par Aurélia Fronty. Après *Martin et Rosa*, *Martin Luther King et Rosa Parks ensemble pour l'égalité*, illustré par Zaü, c'est la deuxième participation de l'auteure à cette collection. Un beau livre sur la jeune prix Nobel 2014 Malala Yousafzai, qui allie l'écriture poétique de l'auteure, la créativité graphique très colorée de l'illustratrice et une grande rigueur quant aux faits qui sont rapportés, aussi bien dans le récit que dans la partie documentaire qui conclut l'album : des photos de la militante des droits des femmes victime d'une tentative d'assassinat en 2012 pour avoir revendiqué le droit des filles à l'éducation dans son pays, des dates-clés, les filles et l'école dans le monde ou encore, les petits mots de Malala.

je n'en peux plus d'écrire mon roman, par épisodes, je peux travailler sur des textes plus courts.

Que souhaitez-vous que les jeunes lecteurs retiennent de vos romans ?

RF. Je souhaite que le livre ne leur tombe pas des mains, qu'ils prennent du plaisir à découvrir un autre monde. C'est ça la lecture, sortir de son quotidien, de ce qu'on est soi-même, pour se mettre dans la peau d'un personnage, vivre d'autres choses. Je souhaite que ça leur procure des émotions fortes, toutes les émotions. Je n'ai pas peur de faire pleurer, pas peur de faire rire. Je sais qu'en littérature jeunesse il y a parfois une pression éditoriale parce qu'on redoute que ce soit trop dur, qu'on ne veut pas de drame, ce n'est pas ce qui m'intéresse. Quand j'écris, je veux qu'il y ait des émotions, même s'il y a du drame, mais il faut aussi qu'il y ait beaucoup d'espoir parce que la littérature, il faut que ça fasse du bien.

PROPOS RECUEILLIS PAR PIERRE MAGNETTO

Des livres pour toutes les rues (et écoles) du monde

Vingt ans, le bel âge pour une maison d'édition dont les livres donnent « des ailes aux enfants ». Vingt ans de beaux livres dont les valeurs se font écho d'un album l'autre à travers les collections. Vingt ans pour offrir à des auteurs à la plume agile et douce, le plaisir d'entraîner les gamins dans leur sillage. Vingt ans à faire découvrir des illustrateurs aux univers colorés. Vingt ans à choisir pour chaque histoire le bon papier, le meilleur format, la mise en page idéale. Vingt ans de livres citoyens pour inscrire les enfants dans un monde de culture et de fraternité. Merci !

MARION KATAK

J'AI LE DROIT D'ÊTRE UN ENFANT

d'Alain Serres
ill. Aurélia Fronty



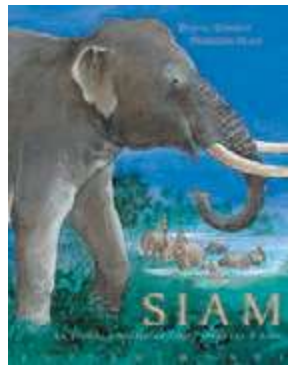
► Parce qu'un enfant ça a des yeux, des mains, une voix, un cœur et des droits. C'est LE livre incontournable pour parler des droits de l'enfant. Pour son choix d'énonciation : dire « je » permet à chaque enfant de se reconnaître. Pour son énumération des droits qui laisse une part à la poésie. Pour les digressions qui font penser plus loin. Pour les illustrations tendres, colorées, fleuries et pleines de vie. Pour l'urgence du message : les droits des enfants, c'est maintenant parce que c'est maintenant qu'on est des enfants.



CECI EST UN POÈME QUI GUÉRIT LES POISSONS

de Jean-Pierre Siméon
ill. Olivier Tallec

► Il paraît que pour soigner Léon, son poisson rouge, il faut un poème. Arthur part donc à la recherche de cette chose mystérieuse : de la cuisine au jardin en passant par le marchand de vélo et la boulangerie, chacun dira à sa manière qu'un poème c'est... Au bout de cette quête, si Arthur ne sait toujours pas vraiment ce qu'est un poème, les mots mis bout à bout seront bien de ceux qu'on partage et qui soignent. La fraîcheur et la fantaisie d'Olivier Tallec accompagnent cette histoire qui nous rappelle que *Rue du monde* a un lien tout particulier avec la poésie.



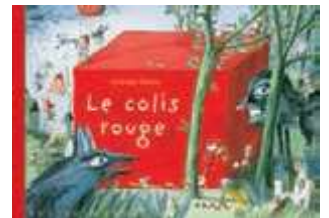
SIAM, LA GRANDE HISTOIRE DE SIAM, ÉLÉPHANT D'ASIE

de Daniel Conrod
ill. François Place

► L'histoire vraie de Siam, vedette du zoo de Vincennes, après une vie qui l'a mené des forêts de sa Thaïlande natale aux cirques suisses et aux plateaux de cinéma français. Le récit complexe commence par la mort de Siam et revient sur différentes périodes de sa vie et des gens qui ont partagé son existence. Côté illustrations, des aquarelles qui, sur chaque page fourmillent de détails, qu'il s'agisse de la jungle et des temples indiens ou de l'Europe. Une biographie grand format pour un géant qui donne à penser en grand la vie, le voyage, la fragilité...

LE COLIS ROUGE

de Clothilde Perrin

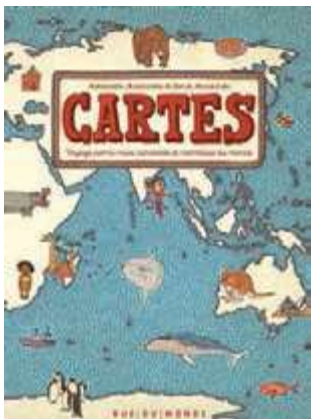


► Pas un mot. Quelqu'un prépare un colis. Rouge, oui. Ce doit être le soir et on voit la scène de dehors. Et puis ce colis prend la route. Impossible de vous dire tout ce qu'il rencontrera sur son chemin ! Mais vous-même, prévoyez de bien prendre votre temps pour apprécier le voyage. Sachez qu'arrivé à bon port, c'est bien le colis rouge qui est offert à l'amoureuse. Comprenez qui peut et surtout qui lit cette géniale histoire sans parole mais aux multiples références.



LE LIVRE NOIR DES COULEURS
de Menena Cottin
et Rosana Farla

► Un livre noir qui parle de couleurs et qui se lit les yeux fermés. Du braille et du relief (noir brillant) pour dire le jaune des plumes de poussin, le rouge des fraises acidulées, le marron des feuilles mortes. À vous de toucher... pour apprendre à (re) connaître en caressant comme Thomas qui « aime toutes les couleurs parce qu'il les entend, les touche, les savoure, les sent et les ressent. » Un livre pour sensibiliser par les sens à la différence.



CARTES, VOYAGE PARMIL MILLE CURIOSITÉS ET MERVEILLES DU MONDE
d'Aleksandra Mizielska
et Daniel Mizielski

► Raconter le monde, sa diversité et ses merveilles par des cartes, tel est le pari des auteurs qui font confiance à la curiosité et à l'intelligence des enfants en proposant cet atlas contenant planisphère, continents et 40 pays différents. Sur ce grand format, chaque carte est déployée sur une double page illustrée : culture, patrimoine, coutumes, alimentation, faune et flore... C'est dense, joyeux, hétéroclite mais les enfants ne se lassent pas de découvrir la richesse de notre humanité !

UNE CUISINE GRANDE COMME LE MONDE
d'Alain Serres
ill. Zaü



► Pour un éditeur gourmand de partager la culture du monde, la cuisine était incontournable : cet album aux « 60 recettes pour voyager tout autour de la terre » est un des magnifiques livres de cuisine que nous a concocté Rue du monde. Rien qu'à le parcourir, on part en voyage, les papilles en alerte : du nasi goreng indonésien au gratin de christophine antillais, tout un monde de saveurs qui attend qu'on mette la main à la pâte.

MARTIN DES COLIBRIS
d'Alain Serres
ill. Judith Gueyfier



► Passionné d'oiseaux et de dessin, Martin embarque pour une expédition scientifique à bord d'un navire au XIX^e siècle. Les illustrations ont le charme et la finesse des planches naturalistes de l'époque, l'utilisation du papier calque évoque les croquis griffonnés au hasard du voyage. Inspiré par l'histoire véritable du périple de la Coquille entre 1822 et 1825, cet album fait partie d'une trilogie entre fiction et réalité historique.



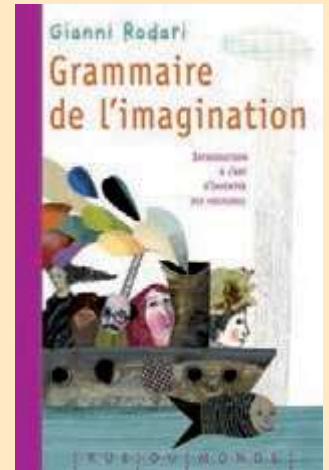
COMMENT FONCTIONNE UNE MAÎTRESSE ?
de Susanna Mattiangeli
ill. Chiara Carrer

► Ce guide désopilant devrait figurer dans toutes les classe car il permet de tout connaître sur ces personnages essentiels à l'école : les maîtresses. Remarquons au passage l'universalité des maîtresses : « les bons jours la maîtresse fait entrer dans chaque enfant juste ce qu'il faut ». Les illustrations mêlent vieilles cartes de géographie, papier millimétré, papier kraft, crayonnages et découpages et ramènent à l'univers de la classe, avec des enfants partout. Baroque, loufoque. Bref, à s'offrir d'urgence.



IL FAUT DÉSOBÉIR
de Didier Daeninckx
ill. Pef

► Deux enfants juifs dans la France de Vichy, sauvés par Pierre, le policier qui désobéit, parce que son « métier, c'était d'arrêter les voleurs de pommes, pas d'éteindre les étoiles » et qui racontent leurs souvenirs à leur petite-fille. Une construction littéraire soignée pour un récit plein d'espoir en l'humanité, à portée des enfants sans être tendresse aux personnages sur fond de couleurs sépia. Et sur chaque page une vignette documentaire légendée permet un aller-retour entre fiction et fait historique.



GRAMMAIRE DE L'IMAGINATION

de Gianni Rodari

► Présente-t-on un classique des classiques ? Merci à Rue du monde d'avoir réédité cette « Introduction à l'art d'inventer des histoires » qui a inspiré des milliers d'enseignants pour développer l'expression et la créativité des enfants. Comme le note le traducteur, il s'agit d'un essai à la fois facétieux et rigoureux, où se mêlent fantaisie débridée, plaidoyer contre le conformisme, culture érudite et connaissance concrète des enfants... Une source pour mettre en place des situations motivantes en comprenant les processus de création, pour oser résolument faire confiance à l'imagination des enfants.



© MIRA / NAVA



© MIRA / NAVA



© MIRA / NAVA

▶ **ESPRIT D'ENFANCE**

Ça commence par une page blanche... un peu comme s'ouvrent les albums de *Rue du monde*. Et comme sur une piste de danse, Corvaisier et Zaï entament une valse lente. Les aplats de jaune, de rouge, de vert, de rose se font portes et fenêtres, marchés aux épices, océans pacifiques, horizons lumineux où se croisent dromadaires, oiseaux de paradis et poissons ruisselants. Le tempo s'accélère, apparaît un visage, une silhouette esquissée, une fillette étonnée. On peut danser à trois, non ? Aurélia Fronty monte sur scène à petits pas légers. Un couple d'amoureux dans un arbre perché, une fleur de dentelle se faufilent discrètement. C'est le monde finalement, qui vibre sur la toile, avec toutes ses beautés et puis sa gravité. Un moment d'émotion offert par des artistes, pour qui l'esprit d'enfance doit être partagé ; une performance offerte à l'université d'automne par les illustrateurs de *Rue du monde* à l'occasion du 20^e anniversaire de la maison d'édition.



© MIRA / NAVA



© MIRA / NAVA



© MIRA / NAVA



© PEF / RUE DU MONDE



© PEF / RUE DU MONDE

Les leçons de l'histoire



© MEDIA / ANA

Avec Papa, pourquoi t'as voté Hitler ? Didier Daeninckx et Pef signent un album relatant de 1933 à 1945 les années du nazisme en Allemagne, depuis l'arrivée d'Hitler au pouvoir jusqu'à la chute du régime. Un récit vécu à travers le regard d'un enfant qui se demande pourquoi à cause de son père et d'autres comme lui, la catastrophe est arrivée.

Avec *Papa, pourquoi t'as voté Hitler ?*, Didier Daeninckx signe un cinquième album dans la collection Histoire d'histoire de *Rue du monde*, le quatrième illustré par Pef après la trilogie des *Trois secrets d'Alexandra*. Le principe de la collection : revisiter les heures sombres de l'histoire à travers le regard d'un enfant. Mis à part cette particularité du point de vue du narrateur, cette démarche s'inscrit complètement dans celle que suit l'auteur de *Meurtre pour mémoire* à travers son œuvre, depuis plus de 30 ans et une bibliographie longue comme le bras. « *J'ai essayé de raconter comment par le choix des hommes, la catastrophe est arrivée* », explique-t-il. L'histoire débute en effet sur une dispute des parents du jeune narrateur, le dimanche 5 mars 1933, date à laquelle Hitler a été porté au pouvoir par les urnes. Dans un récit remarquablement illustré par Pef, avec sa grande sensibilité pour cette période d'une histoire qui l'a profondément marqué et illustré par des photos et textes documentaires, le livre s'achève en 1945 après la chute du régime nazi et la défaite allemande. Sans concessions, le livre raconte la mise en œuvre d'une politique de terreur, les camps d'internement dont les premières victimes ont été les personnes han-

dicapées, les tziganes, les homosexuels, les opposants politiques, avant la mise en œuvre de la solution finale.

Une responsabilité individuelle

« *En 1933, une partie du peuple allemand n'a pas été prise par surprise, des gens ont choisi d'installer un régime dictatorial* », constate l'écrivain. « *Notre attitude est d'interroger cette période durant laquelle il y a eu une course vers l'abîme, où des mouvements nationalistes, racistes, ont eu droit de cité.* » Un album qui se pose comme une réflexion sur le sens des responsabilités des individus quand s'offrent à eux des choix de la pire espèce. Un ouvrage qui n'est pas non plus sans résonance avec les temps présents, quand on songe à l'installation de régimes nationalistes et à l'influence grandissante de l'extrême droite en Europe ou encore, à la dictature qui s'est mise en place aux Philippines par les urnes. « *Dans de nombreux pays les gens s'expriment et, par exaspération, par manque de réflexion, par mauvais instincts, votent pour la pire des solutions.* » L'histoire se termine sur les décombres d'une ville en ruines, l'enfant demandant à son père : « *Papa, pourquoi t'as voté Hitler ?* » PM